Interview. Isabelle Blondet-Hamon

Émilie Patrie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/4025>

DOI : 10.4000/temoigner.4025

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 30-33

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Émilie Patrie, « Interview. Isabelle Blondet-Hamon », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 122 | 2016, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 03 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/4025> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.4025>

ISABELLE BLONDET-HAMON

LITTÉRATURE Le premier roman *Le ciel de Birkenau* d'Isabelle Blondet-Hamon¹ publié en 2011 raconte l'histoire d'amour de deux femmes confrontées à la maladie de l'une d'elles, descendante de survivants de la Shoah. Ce couple affronte ensemble la maladie et, dans le même temps, le passé. Un passé douloureux et difficile à appréhender. À l'épreuve de la vie et de la mémoire, le lecteur contemporain est plongé dans un cercle intime dont l'histoire émouvante et plurielle le bouscule et lui fait prendre conscience de son rôle. Un rôle de premier ordre qui se révèle actif et coopérant comme le prônait Umberto Eco dans *Lector in fabula* (1979), celui de comprendre pour pouvoir transmettre à son tour. Avec sensibilité et simplicité, Isabelle Blondet-Hamon réussit le tour de force de comparer l'expérience concentrationnaire et l'expérience de la maladie : les maux des XX^e et XXI^e siècles. *Le ciel de Birkenau* est un roman d'exception qui nous amène à nous interroger sur une nouvelle forme de perpétuation de la mémoire, la représentation de la maladie et du trauma, et la conception contemporaine de la tolérance.

→ Entretien mené par **Émilie Patrie**

© Isabelle Blondet-Hamon

En quelques mots, pouvez-vous nous présenter votre roman ?

Isabelle Blondet-Hamon : Je le définirai comme une histoire d'amour au pluriel : l'amour d'une mère pour sa fille, l'amour d'une fille pour sa mère, un amour qui ne peut pas se dire, mais un amour très fort, et l'amour entre deux femmes, un amour fusionnel qui va leur permettre de surmonter les épreuves. Et ces amours permettent de mieux comprendre l'Histoire.

Qu'est-ce qui a motivé votre démarche d'écriture ? Est-ce par passion pour la période, un désir pressant d'écrire ?

I.B.H. : C'est un peu tout ça à la fois, j'ai un intérêt particulier pour cette période que j'ai encore du mal

à expliquer. Il faudrait peut-être que j'aille chercher du côté de mes racines, de ma généalogie personnelle, bien que je n'aie aucune ascendance juive. Mais j'ai toujours été extrêmement intéressée par cette période, puis beaucoup par l'Histoire en général. J'ai eu des professeurs très intéressants, dont un au lycée qui m'a poussée à passer le Concours de la Résistance et de la Déportation², comme je le prête d'ailleurs à la narratrice. Je me suis donc plongée dans cette période, comme on se plonge à 17 ans, de manière entière et un peu naïve. Et en fait, j'ai véritablement découvert

(1) Isabelle Blondet-Hamon, *Le ciel de Birkenau*, La Riche, Diabase, 2011, 185 p.

(2) « Concours national de la Résistance et de la Déportation », <http://eduscol.education.fr/cid45607/concours-national-de-la-resistance-et-de-la-deportation.html> [site consulté le 21 septembre 2015].

un monde et j'ai été happée par celui-ci. Ainsi, je me suis constitué un aperçu intellectuel de la période par le biais de photographies, d'articles et de livres. Je crois que j'ai eu un premier choc intellectuel à ce moment-là, en faisant des recherches, j'ai remporté le premier prix du Concours. Puis je suis passée par un choc émotionnel lors d'un voyage à Mauthausen. J'ai pu participer au pèlerinage annuel des résistants et des survivants de Mauthausen, j'y ai beaucoup pleuré et j'ai été en colère. D'une certaine manière, il s'agissait d'une perte d'innocence sur l'humanité, comme si j'avais franchi une ligne. Je parle d'ailleurs dans le livre d'une ligne d'horizon que la narratrice a envie de franchir à un moment donné, mais elle lui fait peur, car, quand on l'a franchie, on ne peut plus revenir en arrière. Ainsi, lors de ce voyage véritablement initiatique, j'ai pu rencontrer des anciens déportés, des gens extraordinaires et notamment un vieux monsieur, Roger Baraffe qui a fait partie de l'opération « Nuit et Brouillard ». Je l'ai fait revivre dans le personnage de Marcel dans *Le ciel de Birkenau*. Cet homme extraordinaire de vitalité, de bonne humeur et de joie de vivre a été interné à Mauthausen. À son retour de captivité il est devenu peintre. On a beaucoup échangé et continué une relation épistolaire après le pèlerinage. Il m'expliquait pourquoi c'était extrêmement important pour eux comme pour lui de revenir chaque année avec des jeunes, de transmettre de cette manière-là... J'ai donc gardé en moi cette expérience de transmission et j'ai toujours eu confusément le sentiment d'avoir à donner quelque chose. Je ne savais pas comment, je ne savais pas vraiment sous quelle forme, je subodorais que ce serait par l'écriture, car, pour répondre à votre question, j'ai toujours beaucoup écrit, des nouvelles notamment, mais je ne me sentais pas encore capable d'écrire un roman. C'est une seconde rencontre qui a vraiment motivé mon passage à l'acte : en 2004 avec une ancienne déportée à qui est dédié mon livre et qui s'appelle Pauline Larre⁴ – de son véritable nom Herta Langue. J'ai été remise face à quelque chose que je ne voulais pas voir, j'ai retrouvé au féminin ce vieux mon-

À l'heure de la publication de son nouveau roman, *Un écho si lointain* (2015), où les canons de la guerre résonnent à nouveau, Isabelle Blondet-Hamon³ répond à nos questions qui sont toujours autant d'actualité.

sieur que j'avais rencontré vingt ans plus tôt. C'était une femme extraordinaire de force, de joie de vivre, d'humour – un humour caustique, voire noir –, elle avait une acuité sur l'humain exceptionnelle. Mon personnage est très inspiré de cette femme, j'étais présente lors de son témoignage vidéo, elle me l'a ensuite confié, ses filles l'ont également légué au Mémorial de la Shoah. Cela m'a beaucoup remuée. À l'issue du recueil de ce témoignage, j'avais le sentiment d'avoir quelque chose à transmettre d'une manière ou d'une autre, et que, de toute façon, cela ne pouvait être que par l'écrit. J'ai commencé à réfléchir à un écrit sur ce thème, je savais que le noyau, la base en serait ce témoignage.

Pourquoi ce choix de stratifier le récit en incluant l'histoire d'un couple de femmes faisant face à la maladie et le récit de la survivante Pauline Larre ? Était-ce un désir de réhabilitation du réel et/ou d'adopter une perception historienne dans la fiction, ou un véritable hommage ?

I.B.H. : Il ne s'agissait pas d'un souci de réhabilitation du réel, mais d'un souci d'honnêteté. Je voulais utiliser ce témoignage, j'ai d'ailleurs demandé l'autorisation aux filles de Pauline Larre. Pour moi, c'était une ques-

tion d'honnêteté par rapport à ce témoignage, cette personne est décédée avant d'avoir lu le livre et avant de savoir que j'allais l'écrire. Je ne me voyais pas inventer un témoignage et écrire sur cette histoire à partir de quelque chose que moi j'aurais inventé de toutes pièces. La place (historique) que prennent certains auteurs avec leur fiction me semblait impossible. Je ne me sentais absolument pas capable de la prendre, même si j'avais tous les éléments autobiographiques et docu- ●●●

(3) Isabelle Blondet-Hamon était au salon du livre 2013, invitée par sa maison d'édition (Diabase) pour présenter son ouvrage, rencontrer ses lecteurs. Nous l'avions alors rencontrée à un stand quelque peu retiré, loin de l'agitation et de la frénésie littéraire des grands éditeurs.

(4) « La Luzienne Pauline Larre, rescapée du camp nazi d'Auschwitz, n'est plus », 3 mai 2006, Le journal du Pays Basque, <http://www.lejpb.com/ldatzia/20060503/art162526.php> [site consulté le 22 septembre 2015].

mentaires pour le faire. Je ne m'en sentais pas le droit. J'ai eu besoin que ce témoignage soit là en tant que tel et qu'il soit bien distinct du reste de la fiction jusqu'à aller le distinguer de manière typographique. Je suis donc partie de là, je me suis demandée par quel biais j'allais pouvoir faire passer, glisser cette histoire que j'étais en train d'élaborer sans que ce soit artificiel. Autant j'ai pu broder avec la réalité, utiliser ce que m'ont transmis les enfants de survivants que j'ai rencontrés sans que cela me pose un problème de conscience puisque j'avais leur accord et parce qu'ils me soutenaient, autant pour le témoignage de Pauline Larre, il fallait que ce soit mot pour mot son propos, la matière brute.

Alors, pourquoi ne pas avoir plutôt écrit une biographie de la survivante ? Pourquoi la fiction était pour vous un choix légitime ?

I.B.H. : La forme romanesque s'est tout de suite imposée à moi. Je ne voulais surtout pas écrire un essai non plus. De toutes mes tentatives d'écriture, c'est la forme dans laquelle je me sentais le mieux. Toujours dans l'idée d'hommage, de transmission, je ne voulais pas donner un témoignage de plus, mais cela ne veut pas dire que les témoignages sont inutiles, loin de là ! Je voulais que le témoignage de Pauline Larre prenne sa place autrement. J'ai écouté une interview de Jorge Semprun, on l'interrogeait sur les écrivains qui s'emparent de ce thème dans la fiction et ce qu'il en pensait. En tant qu'ancien déporté, il expliquait qu'au contraire, il fallait que les jeunes écrivains s'emparent de ce sujet et le transmettent par le biais de la fiction, tout simplement parce que les derniers survivants sont en train de disparaître. Ainsi, cette mémoire doit vivre autrement, mais c'est d'autant plus difficile, car les codes sont, selon Semprun, inexprimés et inexprimables. Il faut pourtant que ce soit fait, par la fiction, en essayant de respecter les codes préétablis. D'entendre ses propos, cela m'a fait le plus grand bien, car j'étais aussi légitimée, c'est comme cela que je le sentais. Je suis également tombée sur des propos tenus par Marie Darrieussecq pendant la controverse avec Camille Laurens⁵. Elle dit que la fiction peut et doit tout se permettre, qu'aucun sujet ne devrait être interdit et que seule la médiocrité est insupportable, il faut juste se hisser à la hauteur de la souffrance.

Vous traitez d'autres thèmes très contemporains comme le cancer, l'homosexualité et l'homoparentalité,

pourquoi les avoir associés à un enjeu mémoriel telle que la Shoah ? Était-ce un désir d'actualisation de l'événement ?

I.B.H. : Il s'agit en effet de thèmes contemporains, mais ce n'était pas du tout dans le but d'être d'actualité et je ne suis pas sûre qu'ils soient tant que ça abordés en littérature. Le cancer fait peur, la déportation aussi, tout le monde pense déjà tout savoir là-dessus mais cela fait peur ! Concernant l'homosexualité, je voulais que ce soit une histoire d'amour et je voulais que ce soit des amours peu courants. Certes, il y a « le mariage gay », mais finalement ce n'est peut-être pas si évident, les gens pensent généralement « c'est bien mais pas trop près de chez moi ! » Je souhaitais donc en parler autrement. Finalement, il s'agit d'une histoire d'amour générique en quelque sorte. Aucun personnage n'a de nom. Évidemment ils sont sexués parce que ce sont deux femmes, mais finalement cela pourrait être aussi bien deux hommes, ou un homme et une femme. Ces deux femmes ne sont pas des archétypes homosexuels. Ce sont des femmes qui ont aussi eu une autre vie avant, qui ont eu des enfants qui ont été confrontées à la maternité. Nous sommes face à une lignée de femmes, une lignée matriarcale qui est importante, alors que les descendants ne sont que des garçons : il y a l'adolescent qui rejette ce qu'est sa nouvelle mère ou ce qu'il croit être sa nouvelle mère, le fils enfant qui lui aussi est « contaminé », victime de cette duplication négative dont on peut deviner qu'avec les mots et le chemin qu'a fait sa mère, le négatif de la duplication pourra se transformer en transmission positive.

Vous parlez de « duplication négative », de transmission et de maladie. On comprend qu'outre votre perception historique, vous avez élargi votre champ d'investigation en vous intéressant au traumatisme en héritage et aux syndromes du descendant de survivants. Sur quelles études vous êtes-vous appuyée ?

I.B.H. : J'ai lu les spécialistes Helen Epstein *Le traumatisme en héritage* (2005), Nathalie Zajde *Enfants de survivants* (1995) et Dominique Frisher *Les enfants du silence et de la reconstruction* (2008) notamment pour objectiver la maladie et faire le lien avec la déportation.

(5) Pour rappel : elles ont toutes deux écrit sur la mort d'un enfant. La différence entre l'autofiction et la démarche romanesque pure est qu'il s'agissait pour Camille Laurens de son fils, elle a donc accusé Marie Darrieussecq de plagiat. <http://tempsreel.nouvelobs.com/culture/20070824.OBS1968/camille-laurens-accusemarie-darrieussecq-de-plagiat.html>

C'est d'ailleurs en lisant le témoignage d'un petit-fils français que j'ai eu le déclic, il était passé par les mêmes étapes que mon personnage fictif : un lymphome, la chambre stérile comme étape de sélection ultime, la tonte, etc. J'ai lu également le roman *Mars* (1976) de Fritz Zorn qui m'a beaucoup touchée, c'est un « livre testament » où il parle du cancer comme une maladie de l'âme. Selon moi, la question de l'héritage est d'actualité. Les enfants et les petits-enfants ont à se débattre avec cet « héritage-là », qu'ils le veulent ou non, qu'ils soient dans le déni ou dans la recherche peut-être même un peu morbide. Quelles que soient les commémorations qui sont autour, la commémoration ce n'est pas l'Histoire, c'est autre chose ! Nous sommes confrontés à cela, car il y a abondance de publications, de médiations, plus ou moins heureuses sur le sujet. Nous sommes témoins d'un grand tumulte mémoriel aujourd'hui. Ceux de ma génération par exemple qui

ont des parents qui ont certainement été élevés dans l'atmosphère de la guerre lorsqu'ils étaient enfants, ont des connaissances en Histoire sur le sujet, croient tout connaître et finalement quand on discute avec eux, n'en connaissent pas tant que cela... Concrètement, les gens confondent l'information des médias et la connaissance.

Vous considérez-vous comme « passeur de mémoire » et/ou « citoyen du monde » dont le devoir est de transmettre aux jeunes générations pour ne pas oublier ?

I.B.H. : Les deux ! Citoyen du monde a été ma démarche dès le départ. Puis cela a été une démarche littéraire et une démarche mémorielle. Les deux étaient complètement liés. J'avais cet héritage avec ces rencontres qui engageaient des liens émotionnels. C'est pourquoi je pense que c'est important ce que font les derniers survivants, qu'il y ait ce lien émotionnel quand ils vont dans les écoles. Pauline Larre l'a fait jusqu'au bout et elle a d'ailleurs fait un malaise lors de la préparation à une intervention dans une classe de Terminale. Elle disait qu'à chaque rencontre avec des jeunes, le lien était toujours très fort.

Le ciel de Birkenau est votre premier roman, *Un écho si lointain*, le deuxième vient d'être publié.

I.B.H. : Je pensais que ce serait plus simple d'écrire un second roman et je m'aperçois que c'est plus compliqué du fait que je ne suis plus dans l'inconscience, mais plutôt dans un excès de conscience. Le travail sur la fiction est incontournable, il me faut prendre du recul... Mais sur le plan littéraire, je ne doute plus de ce qui pourrait être ma voix, cette musique résonne de manière naturelle et je ne me pose plus de questions à ce sujet... ■

→ Références

- ◆ *Le ciel de Birkenau*, La Riche, Diabase, 2011, 96 p.
- ◆ *Un écho si lointain*, La Riche, Diabase, 2015, 90 p. – Voir rubrique **À lire, à voir, à suivre**.